

# SARAH WINMAN



« Une invitation  
au voyage et un remède  
à la solitude. »  
*The Washington Post*

« Magnifique. »  
*The Times*

# OÙ L'AMOUR DEMEURE

  
CHARLESTON



---

SARAH WINMAN

---

## OUÛ L'AMOUR DEMEURE

1944, à 40 kilomètres de Florence.

Alors que les troupes alliées gagnent du terrain et que les bombes tombent sur la campagne toscane, Ulysses Temper, un jeune soldat anglais, fait la connaissance d'Evelyn Skinner, célèbre historienne de l'art qui parcourt le pays pour sauver les œuvres des décombres. Dans la cave à vin en ruine d'une somptueuse villa, au milieu des débris et des bouteilles de vin, naît une amitié qui va profondément marquer le jeune homme.

La guerre terminée, Ulysses rentre à Londres et retourne à sa vie d'avant. Si Ulysses est heureux de retrouver ses proches, sa femme, son meilleur ami et le fameux pub *L'Hermine et le Perroquet*, il n'a jamais oublié ni le temps passé en Italie, ni son amie Evelyn. Aussi, lorsqu'il reçoit un héritage inattendu, Ulysses sait qu'il doit suivre son destin et retourner en Toscane, là où tout a commencé...

Des collines italiennes aux pub enfumés des bas-fonds de Londres, Sarah Winman signe un roman lumineux, véritable hymne à la beauté, à l'amour et aux familles de cœur.

« BOULEVERSANT, INTELLIGENT, POÉTIQUE  
ET DRÔLE, CE ROMAN EST UN VÉRITABLE  
RAYON DE SOLEIL. »

*Daily Mail*

Traduit de l'anglais par Jacqueline Odin

ISBN : 978-2-38529-176-1 22,90 €  
Prix TTC France



9 782385 291761

Rayon : Littérature étrangère  
Design et illustrations : © Ellie Game  
Photo du perroquet : © Shutterstock



  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

OÙ L'AMOUR DEMEURE

Titre original : *Still Life*  
Copyright © Sarah Winman, 2021  
Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Jacqueline Odin

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-176-1  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)  
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sarah Winman

OÙ L'AMOUR  
DEMEURE

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Jacqueline Odin*

  
CHARLESTON



*Pour maman*

*Pour Patsy*

*Pour Stella Rudolph (1942-2020)*



« Deux personnes qui se tirent mutuellement vers le Salut est le seul thème valable à mes yeux. »

E. M. Forster, *Commonplace Book (Journal)*

« Un voyage en Italie se fait, en général, avec l'idée d'acquérir une certaine connaissance de ses trésors artistiques. Même les gens dont les activités habituelles sont d'une nature extrêmement prosaïque deviennent ici, à leur insu, des admirateurs de l'art et de la poésie. En effet, dans ce pays, les arts s'entrelacent si bien aux scènes de la vie quotidienne que le voyageur rencontre leur influence à chaque pas et qu'il s'ouvre spontanément aux impressions esthétiques. »

Karl Baedeker,

*Italie septentrionale ; manuel du voyageur, 1899*



L'HOMME COMME MESURE  
DE TOUTES CHOSES

1944



QUELQUE PART dans les collines toscanes, deux célibataires anglaises d'un certain âge, Evelyn Skinner et une Margaret trucmuche, prenaient un déjeuner tardif sur la terrasse d'un modeste *albergo*. C'était le 2 août. Une belle journée d'été, à condition de pouvoir oublier qu'une guerre sévissait. Elles étaient assises à l'ombre pour l'une, dans la lumière pour l'autre, en raison de l'angle du soleil et du treillage parsemé de vigne au-dessus de leurs têtes. Le menu servi était réduit mais elles fêtaient la progression des Alliés avec de grands verres de chianti. Un bombardier volant bas dans le ciel les plongea quelques instants dans une demi-obscurité. Elles empoignèrent leurs jumelles et examinèrent son emblème. Un des nôtres, dirent-elles, et elles agitèrent la main.

— Le lapin est délicieux, dit Evelyn, et elle attira l'attention de l'hôtelier, qui fumait près de la porte. *Coniglio buonissimo, signore !* lança-t-elle.

Le *signore* mit sa cigarette entre ses lèvres et leva le bras – moitié salut militaire, moitié signe de la main, difficile de savoir.

— Crois-tu qu'il soit fasciste ? murmura Margaret.

— Non, je ne crois pas. Quoique les Italiens soient très indécis sur le plan politique. Depuis toujours.

— Il paraît qu'à présent, ils les abattent, les fascistes.

— Tout le monde abat tout le monde, dit Evelyn.

Un obus siffla sur leur droite et explosa sur une colline lointaine, déracinant un bouquet de petits cyprès.

— Un des leurs, dit Margaret, et elle maintint la table pour protéger son appareil photo et son verre de vin des ondes de choc.

— Il paraît qu'ils ont retrouvé le Botticelli, dit Evelyn.

— Lequel ? demanda Margaret.

— *Le Printemps*.

— Oh, Dieu merci.

— Et *La Vierge d'Ognissanti* de Giotto. *Nymphes et satyres* de Rubens, et un autre... (Evelyn réfléchit intensément.) Ah, oui, dit-elle. *Le Souper à Emmaüs*.

— Le Pontormo ! Des nouvelles de sa *Déposition* ?

— Non, pas encore, dit Evelyn, retirant un petit os de lapin de sa bouche.

Un feu d'artillerie embrasa soudain le ciel au loin. Evelyn leva les yeux et dit :

— Je n'aurais jamais pensé revoir ceci à mon âge.

— Ne sommes-nous pas du même âge ?

— Non. Je suis plus vieille.

— Ah bon ?

— Oui. De huit ans. J'en aurai bientôt soixante-quatre.

— Vraiment ?

— Oui, confirma-t-elle, et elle versa du vin.

Remarque, je plains les hirondelles, ajouta-t-elle.

— Ce sont des martinets, dit Margaret.

— Sûre et certaine ?

— Oui, dit Margaret. Ceux qui crient sont des martinets.

Elle se cala contre son dossier et produisit un son affreux qui ne rappelait en rien les martinets.

— Un martinet, répéta Margaret, enfonçant le clou. L'hirondelle est, bien sûr, l'oiseau de Florence. C'est un

passérimforme, un oiseau percheur. Au contraire du martin, en raison de ses pattes. Il a des pieds faibles, de très longues ailes. Il appartient à la famille des apodidés. Apode, « sans pied » en grec. Au sujet des hirondelles, note qu'il existe deux espèces principales : l'hirondelle rustique, à queue fourchue et à tête rouge, et l'hirondelle de fenêtre, à gorge, croupion et ventre blanc.

*Seigneur*, pensa Evelyn. *Cela n'en finira-t-il jamais ?*

— Les hirondelles, continua Margaret, ont une espérance de vie de huit ans à peu près.

— C'est déprimant. Pas même un nombre à deux chiffres. Crois-tu qu'une année pour une hirondelle soit l'équivalent d'une année pour un chien ? demanda Evelyn.

— Non, je ne crois pas. Jamais entendu dire. Les martinets sont brun foncé mais semblent noirâtres dans les airs. Les revoilà ! hurla Margaret. Là-bas !

— Où ?

— Là ! Il faut suivre, ils sont très rapides. Ils font tout en vol !

Soudain, jaillissant des nuages, deux faucons fondirent sur un martin et lui déchirèrent le corps avec violence.

Margaret en eut le souffle coupé.

— *Faisaient* tout en vol, dit Evelyn alors qu'elle regardait les faucons disparaître derrière les arbres. Cette goutte de *classico* est exquise, déclara-t-elle. L'ai-je déjà dit ?

— Déjà, en effet, répliqua sèchement Margaret.

— Oh. Eh bien je le redis. Une année d'occupation n'a pas amoindri la qualité, et elle attira l'attention de l'hôtelier, montra son verre. *Buonissimo, signore !*

Le *signore* ôta la cigarette de sa bouche, sourit et leva de nouveau le bras.

Evelyn se carra dans son siège et posa sa serviette sur la table. Les deux femmes se connaissaient depuis

sept ans. Elles avaient été brièvement amantes au début, puis le désir avait laissé place à un goût commun pour la proto-Renaissance toscane – évolution satisfaisante pour Evelyn, mais moins pour Margaret trucmuche. Qui s’était lancée dans l’ornithologie. Par chance pour Evelyn, le déclenchement de la guerre coupa court aux assiduités. Simple répit. Deux semaines après l’entrée des Alliés dans Rome, Evelyn avait ouvert la porte de la villa de sa tante donnant sur la Via Magento et s’était trouvée face à l’inattendu. Surprise ! s’était exclamée Margaret. On ne se débarrasse pas de moi aussi facilement !

« Surprise » n’était pas le mot qui était venu à l’esprit d’Evelyn.

Evelyn se leva et se dégoûta les jambes.

— Je suis restée assise trop longtemps, souligna-t-elle, en ôtant les miettes accrochées à son pantalon en lin.

Debout, elle avait une présence saisissante ; ses yeux intelligents étaient aussi prompts à l’énigme qu’à la plaisanterie. Dix années auparavant, elle avait voué sa tignasse grisonnante à la blondeur et n’avait jamais renié ce choix. Elle s’approcha du *signore* et, dans un italien parfait, lui demanda une cigarette. Elle la plaça entre ses lèvres et lui immobilisa la main tandis qu’elle se penchait vers la flamme.

— *Grazie*, chuchota-t-elle, et il lui mit fermement le paquet dans le creux de la paume, lui faisant signe de le prendre.

Elle le remercia encore et revint vers la table.

— Stop, dit Margaret.

— Quoi ?

— La lumière sur ton visage. Tes yeux sont si verts ! Tourne-toi un peu de mon côté. Reste comme ça.

— Bon sang, Margaret.

— Fais-le. Ne bouge pas, et Margaret prit son appareil photo puis tripota la bague de diaphragme de l'objectif.

Evelyn tira théâtralement sur la cigarette (clic) et souffla la fumée vers le ciel de l'après-midi avancé (clic), remarquant la couleur différente, le soleil moins haut, un martinet solitaire qui décrivait des cercles inquiets. Elle écarta de son front une boucle de cheveux (clic).

— Qu'est-ce qui te ronge, ma belle ?

— De la vermine, sans doute.

— Ça sent l'Evelyn chagrine, dit Margaret. À quoi penses-tu ?

— Qu'appelle-t-on vieillesse ?

— Je jurerais voir un ours en cage, dit Margaret. Nous ne pouvons pas avancer, nous ne pouvons que nous replier.

— C'est la vieillesse, ça, dit Evelyn.

— Et les mines allemandes, nigaude !

— Je veux seulement entrer dans Florence. Agir. Me rendre utile.

L'hôtelier s'approcha et desservit leur table. Il leur demanda en italien si elles désiraient un café et de la grappa et elles répondirent, Volontiers, et il leur dit de ne plus aller flâner, et ajouta que sa femme monterait dans leur chambre plus tard et fermerait les volets. Oh, et aimeraient-elles des figues ?

— Oh *sì, sì. Grazie*, répondirent-elles.

Evelyn le regarda s'éloigner.

Margaret dit :

— Je voulais te demander. Robin Metcalfe m'a dit que tu avais rencontré Forster.

— Qui ?

— Celui *Avec vue sur l'Arno*.

Evelyn sourit.

— Oh, très bien.

— À entendre Robin Metcalfe, toi et Forster étiez d'excellents amis.

— Ridicule ! Je l'ai rencontré autour d'une table de salle à manger, si tu veux tout savoir, pendant des dîners avec du bœuf bouilli au menu, à l'horrible *pensione* Simi. Nous étions un pauvre petit navire sur les berges de l'Arno, cherchant désespérément la véritable Italie. Et pourtant, il y avait à la barre une patronne cockney, paix à son âme.

— Cockney ?

— Oui.

— Pourquoi cockney ?

— Je n'en sais rien.

— Je veux dire pourquoi à Florence ?

— Je n'ai jamais posé la question.

— Maintenant, tu la poserais, dit Margaret.

— Maintenant, je la poserais à coup sûr, dit Evelyn, qui prit une cigarette et la glissa entre ses lèvres.

— Elle était sans doute venue comme bonne d'enfants.

— Oui. Sans doute, répondit Evelyn, ouvrant la boîte d'allumettes.

— Ou comme gouvernante. Ça doit être ça.

Evelyn frotta une allumette et inspira.

— Savais-tu qu'il écrivait un livre ? demanda Margaret.

— Grand Dieu non. Il était tout juste sorti de la matrice universitaire, si je me rappelle bien. Empêtré dans le placenta ; timide, gauche, tu vois le genre. Il entrait dans le monde sans aucune expérience.

— N'étions-nous pas tous comme cela ?

— Si, je suppose, dit Evelyn, et elle prit une figue et appuya ses pouces contre la peau douce, souple. Je suppose, répéta-t-elle doucement.

Elle rompit le fruit et baissa les yeux vers le spectacle érotique de sa chair éclatante. Elle rougit et voulut rejeter la responsabilité sur le passage à la lumière du soir, sur l'effet du vin, de la grappa et des cigarettes, mais dans son cœur, dans la partie invisible, la plus secrète d'elle-même, un souvenir la mit à nu, lentement – très lentement –, comme un effeuillage.

— Étrangement charismatique, pourtant, dit-elle, de retour dans le présent.

— Forster ? demanda Margaret.

— Quand il était seul, oui. Mais la présence de sa mère l'asphyxiait. Chaque réprimande était une pression appliquée à l'oreiller. Relation bizarre. C'est ce dont je me souviens le plus. Elle avec une ombrelle et des sels, lui avec un Baedeker écorné et un costume mal ajusté.

Margaret tendit la main vers la cigarette d'Evelyn.

— Je me souviens qu'il apparaissait dans des moments de calme. On ne l'entendait pas, on le voyait seulement. Grande silhouette dégingandée dans le coin. Ou dans le salon avec un carnet. À griffonner. À simplement observer.

— N'est-ce pas ainsi que cela commence ? dit Margaret, lui rendant la cigarette.

— Quoi donc ?

— L'écriture d'un livre.

— Si. Je pense.

— Ces petits moments que personne d'autre ne remarque. De petits moments sacrés du quotidien.

Elle prit son appareil photo (clic).

— Comme ce moment-ci (clic). Ou celui-là.

— Bon sang, vas-tu arrêter maintenant, Margaret ?  
Qu'est-ce qui t'arrive ?

Margaret baissa l'appareil.

— Tu ne vois pas ce que je vois, dit-elle, enjôleuse.

— Tu as quelque chose entre les dents.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Je te l'ai dit. À l'instant.

Margaret se détourna et dissimula sa bouche derrière sa main. Elle passa sa langue dans un sens et dans l'autre sur ses incisives.

— C'est mieux ? dit-elle, retroussant les lèvres.

— Oui.

Margaret changea soudain de place le cendrier, les figes et le verre de vin. Elle modifia l'ouverture du diaphragme (clic). Elle déplaça un verre de vin, le paquet de cigarettes (clic) (clic) (clic) (clic).

— J'avais vingt et un ans la première fois que je suis allée à Florence, dit Evelyn. L'ai-je précisé ?

— Oui, je crois que nous le savions tous, dit Margaret.

— Oh.

Evelyn continua :

— La patronne de la pension Simi avait une domestique qui faisait les tâches les plus diverses. Elle était toujours présente dans la salle à manger, dans l'angle, pendant que nous dînions. Toujours vigilante. Attendant de servir, attendant de débarrasser. S'employant à nous déchiffrer.

(Clic.)

— Elle attirait l'œil, dit Evelyn. Elle était perspicace.

Jolie.

(Clic.)

Margaret se rassit.

— Jolie à quel point ? demanda-t-elle.

— Un Léonard de Vinci, répondit Evelyn.

— Lequel ?

— La *Dame à l'hermine*.

— Oh, dit Margaret, haussant un sourcil.

— Pas dans sa tenue vestimentaire, bien sûr – principalement du noir et du blanc le soir, du blanc pendant le service du petit déjeuner. Très guindée, mais c'était l'époque, bien sûr. Nous l'étions tous, je pense – mais sa peau et ses yeux. Ses cheveux lissés en bandeaux. Le rose de ses joues.

— Il semble que tu étais très charmée par elle.

— Tout le monde était charmé par elle, dit Evelyn.

— Même Forster ?

— Non, ma chère. Il aime les hommes.

Evelyn interrompit son récit. Elle secoua la cendre de sa cigarette et Margaret la regarda avec intensité.

— Il n'était pas là le soir auquel je pense, reprit Evelyn. Le soir de mon anniversaire. Il n'était pas encore arrivé.

— Comment s'appelait-elle ? l'interrompit Margaret.

— Je ne m'en souv...

— Oh, donnons-lui un prénom.

— Hors de question.

— Quelque chose comme Béatrice !

— Bon sang de bonsoir, Margaret ! Il ne s'agit pas d'un prénom. Il s'agit d'un moment. C'est tout. Il ne s'agit pas de son prénom.

— Pardooooonn, dit Margaret, reculant théâtralement et se repliant avec le reste de sa grappa. Veuillez continuer, très chère.

Evelyn continua :

— Elle savait que mon anniversaire approchait car notre groupe en discutait depuis des jours et, même si elle parlait peu anglais, elle comprenait ce que nous disions. Une singulière connaissance du monde. Elle ne disait rien mais comprenait tout. Et elle a demandé à la *signora* cockney si elle pouvait se charger de la cuisine ce soir-là, pour nous offrir à tous – à moi, en réalité – un

festin sans pareil. La *signora* cockney était ravie, bien sûr, et elle s'est retirée tôt.

— Ce qui n'était pas une grande perte, dit Margaret.

— Absolument pas, renchérit Evelyn. Je me souviens de l'excitation que j'éprouvais lorsque j'ai descendu l'escalier et...

— Ne voyageais-tu pas avec quelqu'un ? l'interrompt Margaret.

— Non. Sans chaperon jusqu'à Rome.

— Sans chaperon ? Comment donc ?

— Margaret. S'il te plaît. Nous étions une famille non conformiste. Le scandale était un rite de passage. M'autorises-tu à continuer ?

Margaret fit signe qu'elle l'y autorisait.

— J'aurais dû me rendre compte que quelque chose d'exceptionnel se préparait, dit Evelyn. Je suis entrée dans le salon et il y a eu un silence. Constance Everly me souriait, elle m'a pris la main et...

— Constance Everly ?

— Oui.

— La poète ?

— Oui. Constance Everly la poète, Margaret.

Evelyn s'appuya contre son dossier, exténuée. Il n'était jamais possible d'aller d'une traite au bout d'une histoire.

— Et ? dit Margaret.

— Et quoi ?

— Constance Everly t'a pris la main... ?

— Et. L'a. Serrée, dit Evelyn.

— Pourquoi parles-tu bizarrement ?

— Au cas où tu voudrais m'interrompre à nouveau. Je laisse des blancs. Entre. Les. Mots. Pour que tu puisses t'y glisser, et ne pas perturber le...

— Oh, raconte-moi cette satanée histoire, Evelyn.

Evelyn rit. Elle dit :

— Constance m'a conduite dans la salle à manger. Des bougies ornaient la moindre surface et, au centre des tables, étaient disposés de petits bacs de violettes de Parme – tellement rares, si tôt dans la saison – et des brins de romarin ; il flottait un parfum enivrant. Ce décor avait été réfléchi, son effet sur ceux qui y pénétreraient était ménagé. Il y avait du vin dans de larges cruches en terre cuite, et des *fiaschi* – des bouteilles entourées de paille –, et la jeune femme m'a versé du vin et m'a priée de m'asseoir. Les autres pensionnaires ont suivi et se sont extasiés devant notre moment de beauté, de *bellezza*. Notre soirée, enfin, de grâce et d'authenticité italienne. Elle nous a apporté de simples *pappardelle al ragù*...

— Elle a sans doute utilisé le bœuf bouilli, dit Margaret.

— Et du lapin avec des haricots blancs, et des feuilles amères qu'elle avait dû ramasser au bord de la route à Fiesole ou Settignano, qu'elle avait cuisinées dans le style *ripassati* avec de l'ail et de l'oignon. Et une fois que nous avons tous été servis, elle s'est avancée hors de la cuisine et tenue dans l'angle, dans les ombres, et nous a regardés manger. Notre plaisir était son plaisir. Je ne pouvais pas détacher les yeux d'elle. J'avais vingt et un ans lorsque ce moment m'a été donné. Ce cadeau dépassait ma compréhension. Plus tard seulement je me suis rendu compte de ce qu'elle offrait.

— Oh ? Et qu'offrait-elle ?

— Une porte d'entrée dans son monde. Inestimable.

Margaret reprit de la grappa et la sirota. Elle pinçait les lèvres.

— Tu ne m'as jamais raconté cette histoire jusqu'à présent, dit-elle.

— Ah non ?

— Je crois que je m'en souviendrais. Pourquoi maintenant ?

*Oui, pourquoi maintenant ?* pensa Evelyn, et elle dit :

— Le lapin.

— Le lapin ?

— Oui.

— N'avais-tu pas mangé de lapin depuis ?

— Et la musique.

— Quelle musique ?

— L'ouverture de *La Vestale* de Spontini. Le *signore* l'a jouée ce matin. Un simple souvenir du Teatro Verdi.

— Et l'histoire se termine ainsi, c'est ça ?

— Presque, dit Evelyn. Après le dîner, les pensionnaires se sont retirés comme à leur habitude. Il y avait le son étouffé d'un piano dans le fond. J'ai dit à Constance que je voulais rester et remercier la jeune femme, elle s'est donc dirigée vers le fumoir. Et je me suis tenue là, entre le cimetièrre des verres et les morceaux ratafinés de bougies. La domestique est sortie peu après. Je crois qu'elle ne m'a pas remarquée au début. Elle semblait avoir chaud et être assez troublée. Mais ensuite elle m'a vue. Elle a cueilli une violette et me l'a tendue. *Per voi*, a-t-elle dit. Pour moi. La soirée était pour moi. Je le savais. Je l'ai remerciée. J'ai pris la violette dans ses doigts et quitté la pièce. Plus tard, j'ai pressé la fleur entre les pages de mon Baedeker.

— Tu l'as toujours ?

— Le Baed...

— La violette.

— J'en doute. Tellement d'années, Margaret. Pourquoi l'aurais-je encore ?

Evelyn alluma une cigarette et elles demeurèrent silencieuses. Elle sentait le regard de Margaret la tourmenter. Le tranchant émoussé de la jalousie.

— Quelles aventures tu as eues, dit Margaret, glaciale.

Le soleil déclinait. Les ombres s'allongèrent. La température céda superficiellement à la brise. Un son de machine à coudre venant de l'intérieur : la *signora* qui raccommodait des draps. Une radio fonctionnait en sourdine. Un canal clandestin qui maintenait le contact entre les Alliés et la Résistance.

Margaret dit :

— Je crois que je vais rentrer lire. Et toi ?

— Je reste un peu ici. Le temps de finir ma clope. De boire encore une goutte.

— Ne pars pas te promener.

— Je n'en ferai rien. J'irai seulement au bord de la route là-bas. Je m'y tiendrai. Docile. Avec l'espoir qu'un cheval attelé à une charrette me piétine.

Evelyn regarda Margaret franchir le seuil de la maison. Elle sentait la tension s'atténuer dans ses épaules. Elle se leva, siffla son verre et marcha jusqu'au bas-côté de la route. Le ronronnement soudain des véhicules des Alliés au loin orienta son regard vers la lisière des terres. Elle observa aux jumelles. Les collines de cyprès étaient déjà dans l'ombre. Il ne faisait pas froid mais la lumière oblique, la teinte mauve du paysage lui causèrent des frissons. Presque quarante-cinq ans auparavant, elle était tombée amoureuse d'une jeune domestique pré-nommée Livia. Le grondement lointain des canons roula comme le tonnerre. Des éclairs d'artillerie déchirèrent le ciel. Bien sûr, elle avait gardé la satanée violette.

Dans un bois, quelque part entre Staggia Senese et Poggibonsi, des troupes alliées attendaient d'investir Florence. Le crépuscule était imminent et parmi les arbres s'élevait le son d'un accordéon volé dans une usine aux alentours de Trieste.

Immobile près de sa Jeep, la moitié inférieure du visage couverte de savon, un jeune homme avait les yeux rivés sur un miroir cassé. Il passait la lame avec précaution le long de sa lèvre supérieure, évitant la cicatrice qui était apparue deux ans auparavant.

Ses cheveux blonds, sous le soleil du début de soirée, présentaient des reflets roux. Personne dans la famille ne savait d'où venait ce roux, car il n'y avait que des bruns d'un côté comme de l'autre, et son père racontait souvent par plaisanterie que, l'hiver où son fils avait été conçu, il avait mangé son souf de carottes. Elles t'ont teinté, aimait lui dire son père.

Ses traits étaient ceux de sa mère : un nez droit et mince, un peu plus long qu'il l'aurait fallu pour un visage d'un équilibre parfait du front au menton. Des sourcils pointant vers le haut suggéraient une grande capacité d'écoute et ses oreilles, sans être excessivement décollées, étaient absolument vigilantes. Quand il souriait, ce qui était fréquent, une fossette se creusait dans chacune de ses joues – effet désarmant immédiat.

Sa femme, Peg, disait qu'il aurait dû être plus beau puisqu'il avait hérité du meilleur de sa mère. Elle l'entendait comme un compliment, pourtant ses paroles oscillaient, ambiguës, soufflant le chaud et le froid, mêlant caresses et piques, mais ça, c'était Peg. Nul ne le savait, il connaîtrait son apothéose des années plus tard. Il serait un assez bel homme d'âge moyen. Puis un vieil homme splendide.

Les cris perçants des oiseaux dans le ciel le réjouirent. Lui et eux avaient parcouru des centaines de kilomètres vers le nord contre vents et marées pour arriver dans ce lieu à temps – les martinets fin mars, lui en juin – et le nombre de fois où il s'en était fallu d'un cheveu et où il l'avait échappé belle durant sa traversée de l'Afrique,

de la Sicile et sa remontée de l'Adriatique aurait pareillement étonné les prêtres et les astrologues. Quelque chose avait veillé sur lui. Pourquoi pas un martinet ?

Il regarda sa montre et se rinça la figure. Il lança son sac et son fusil dans la Jeep à l'instant où le sergent Lidlow sortait de la tente du mess.

— Vous allez où, Temps ?

— Chercher le capitaine, sergent.

— Rapportez-nous une bouteille ou deux, entendu ?

Ulysses tourna la clé de contact et la vieille Jeep démarra du premier coup.

Il s'enfonça dans les collines, laissant derrière lui les silhouettes des chars et des hommes. Il dépassa différentes divisions alliées, des jeunes gens comme lui usés de fatigue. La lumière douce l'accompagna à travers les bosquets et les prés, jusqu'au moment où le ciel ne conserva plus que des ondulations roses et la nuit envahissante. Il avait essayé de cultiver l'ambivalence envers ce pays, mais c'était inutile. L'Italie le stupéfiait. Le capitaine Darnley avait veillé à cela. Ils avaient parcouru le territoire ensemble, des missions de reconnaissance surtout, mais parfois de pures flâneries. Dans des villages reculés, à la recherche de fresques et de chapelles haut perchées.

Un peu plus d'un mois auparavant, ils avaient roulé jusqu'à Orvieto, une ville construite sur un énorme rocher qui dominait la vallée de la Paglia. Ils s'étaient assis sur le capot de la Jeep et avaient bu du vin rouge à leurs gourdes pendant que des bombardiers vrombissants se dirigeaient vers le mont Cetona, aux confins de la Toscane. Entrés dans la cathédrale, ils étaient tombés sur la chapelle San Brizio, où se trouvait le chef-d'œuvre de Luca Signorelli, le *Jugement dernier*. Même